



REBECCA SERLE  
Best-seller du *New York Times*

# Dans cinq ans



**C'est une histoire d'amour.  
Mais ce n'est pas celle que vous attendez.**

**C**  
CHARLESTON  
POCHE

# REBECCA SERLE

## DANS CINQ ANS

*Où vous voyez-vous dans cinq ans ?*

Quand on lui pose cette question lors de l'entretien pour le poste de ses rêves, Dannie Kohan a une réponse toute prête. Elle sera associée du cabinet d'avocats, mariée à David, et ils passeront leurs vacances dans les Hamptons. Aucune place pour le hasard dans sa vie millimétrée. D'ailleurs, le soir même, David la demande en mariage. Après une merveilleuse soirée, Dannie s'endort en paix, rassurée par l'idée que tout se passe exactement comme prévu.

Mais le lendemain matin, elle ne peut se défaire d'un souvenir étrange : elle se réveillait dans un autre appartement, aux côtés d'un autre homme. Bien décidée à oublier ce qui ne pouvait être qu'un mauvais rêve, Dannie reprend le cours de sa vie malgré les mises en garde de Bella, sa meilleure amie fantasque et imprévisible. Pour Bella, il s'agit forcément d'une vision prémonitoire, mais Dannie ne croit pas à ces choses-là. Jusqu'au jour où elle rencontre l'homme de sa vision.

**« Une exploration captivante de l'amitié,  
de la perte, et de l'amour. »**

**Booklist**

Rebecca Serle vit entre New York et Los Angeles où elle est autrice et scénariste pour la télévision. Après plusieurs romans young adult, elle publie en 2018 *The Dinner List*, sélectionné par plusieurs book clubs prestigieux. *Dans cinq ans*, son second roman adulte, traduit dans le monde entier, la fait accéder au statut de nouvelle star de la comédie romantique.

Traduit de l'anglais par Typhaine Ducellier

Texte intégral

ISBN : 978-2-38529-006-1



9 782385 290061

**8,90 euros**  
Prix TTC France

Rayon : Littérature  
étrangère



**C**  
CHARLESTON  
POCHE

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

Rebecca Serle

DANS CINQ ANS

Roman

*Traduit de l'anglais  
par Typhaine Ducellier*

  
CHARLESTON  
POCHE

Titre original : *In Five Years*

Publié aux États-Unis par Atria Books, un département de Simon & Schuster, Inc.

Copyright © 2020 by Rebecca Serle

Tous droits réservés

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Typhaine Ducellier

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2023

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-38529-006-1

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@editionscharleston) !

**Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !**

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

*À Leila Sales,  
qui a illuminé les cinq dernières années,  
et les cinq précédentes.  
Nous en avons rêvé car c'était déjà arrivé.*



« L'avenir ne t'abandonnera pas, petit, c'est la seule chose dont tu peux être sûr, avait-il dit.

L'avenir te trouve toujours. Ne bouge pas,  
et il te trouvera. De la même façon  
que la terre n'a qu'à courir  
vers la mer. »

*Marianne Wiggins, Evidence of Things Unseen*

« Traverser le pont pour gagner Manhattan.

La tarte. »

*Nora Ephron*



## CHAPITRE 1

**V**ingt-cinq. C'est le nombre de secondes que je dois atteindre tous les matins avant d'ouvrir les yeux. Il s'agit d'une technique de méditation apaisante qui aide le cerveau en matière de mémoire, de concentration et d'attention. Mais je fais surtout cela parce que c'est le temps nécessaire à David, mon petit ami, pour sortir du lit, allumer la cafetière et laisser flotter ensuite jusqu'à moi l'odeur du café moulu.

Trente-six. C'est le nombre de minutes qu'il me faut pour me brosser les dents, me doucher, appliquer de la lotion, du sérum, de la crème, me maquiller et enfiler un tailleur. Si je me lave les cheveux, c'est quarante-trois.

Dix-huit. C'est le nombre de minutes qui séparent, à pied, notre appartement à Murray Hill de la 47<sup>e</sup> Rue, où se trouvent les bureaux de Sutter, Boyt & Barn.

Vingt-quatre. C'est, d'après moi, le nombre de mois qu'il faut pour fréquenter quelqu'un avant d'emménager ensemble.

Vingt-huit. Le bon âge pour se fiancer.

Trente. Le bon âge pour se marier.

Je m'appelle Dannie Kohan. Et je crois en la vie par les chiffres.

— Bon entretien ! me lance David lorsque j'entre dans la cuisine.

C'est aujourd'hui. Le 15 décembre. Je suis en peignoir de bain, une serviette entortillée autour de la tête. Il est encore en pyjama. Ses cheveux poivre sont saupoudrés d'une généreuse quantité de sel pour un homme qui n'a pas passé le cap des trente ans, mais j'aime ça. Cela lui donne un air digne, en particulier lorsqu'il porte des lunettes, ce qui est souvent le cas.

— Merci.

Je l'enlace et l'embrasse dans le cou, puis sur la bouche, car je viens de me brosser les dents. David n'a pas mauvaise haleine le matin. Jamais. Lorsque nous avons commencé à nous fréquenter, j'ai d'abord cru qu'il se levait avant moi pour avaler du dentifrice, mais quand nous avons emménagé ensemble j'ai compris qu'il se réveillait comme ça. On ne peut pas en dire autant à mon sujet.

— Le café est prêt.

Il plisse les yeux et mon cœur se serre à voir l'expression de son visage, ses traits qui se chiffonnent lorsqu'il tente de voir clairement et qu'il n'a pas encore mis ses lentilles.

Il me tend une tasse de café auquel j'ajoute une goutte de crème saveur noisette. Pour David c'est un sacrilège, mais il en achète quand même pour me faire plaisir. Voilà le genre d'homme qu'il est : critique, et généreux.

Je m'assois sous l'alcôve de notre cuisine, qui donne sur la 3<sup>e</sup> Avenue. Murray Hill n'est pas le

quartier le plus glamour de New York et ne jouit pas d'une réputation extraordinaire. Il faut dire que le style vestimentaire s'y résume souvent plus ou moins à un sweat de l'université de Pennsylvanie, puisque ce sont majoritairement d'anciens étudiants de la communauté juive qui emménagent là après leur diplôme. Mais c'est aussi le seul endroit de Manhattan où il est possible de s'offrir un appartement avec deux chambres et une vraie cuisine, dans un immeuble avec concierge, en tout cas pour nous, qui gagnons déjà beaucoup plus d'argent que ce qu'un couple de vingt-huit ans pourrait être en droit d'attendre.

David travaille dans la finance. Il est banquier d'affaires chez Tishman Speyer, un conglomérat immobilier. Quant à moi, je suis avocate en droit des sociétés. Et ce matin, j'ai un entretien dans le meilleur cabinet de la ville. Wachtell. La Mecque. Le pinacle. Son siège mythique est situé dans une forteresse noir et gris sur la 52<sup>e</sup> Rue. Les meilleurs avocats du pays y travaillent. La liste de leurs clients est colossale. Ils représentent tout le monde : Boeing, ING, AT&T... C'est entre leurs murs que se négocient les plus grandes fusions de sociétés et les contrats qui façonnent les mutations de nos marchés mondiaux.

Je rêve d'exercer chez Wachtell depuis l'âge de dix ans, lorsque mon père m'emmenait déjeuner à Manhattan au Serendipity après avoir assisté à une séance en matinée. Nous passions toujours devant les grands bâtiments de Times Square, et j'insistais pour que nous allions jusqu'au n° 51 de la 52<sup>e</sup> Rue afin de contempler l'immeuble CBS, qui héberge les bureaux de Wachtell depuis 1965.

— Tu vas casser la baraque, ma chérie, me dit David.

Il s'étire, révélant le bas de son abdomen. David est grand et mince. Tous ses tee-shirts remontent lorsqu'il lève les bras, ce qui est loin de me déranger.

— Tu es prête ?

— Bien sûr.

Lorsqu'on m'a proposé cet entretien, j'ai d'abord cru à une plaisanterie. Un chasseur de têtes qui m'appelait depuis Wachtell, mais bien sûr... Bella, ma meilleure amie (blonde insouciante, adepte des proverbes et obsédée par les surprises), avait dû payer quelqu'un pour monter ce canular. Mais non, c'était tout ce qu'il y avait de plus sérieux. Wachtell, Lipton, Rosen & Katz voulaient me rencontrer. Aujourd'hui, le 15 décembre. J'ai entouré la date au marqueur dans mon agenda : rien ne pourrait l'effacer.

— N'oublie pas que nous sortons dîner ce soir pour fêter ça, me rappelle David.

— Je ne saurai pas tout de suite si je suis prise. Ce n'est pas comme ça que fonctionnent les entretiens d'embauche.

— Vraiment ? Explique-moi comment ça marche, alors...

La voix traînante, il est en train de flirter. David est un grand séducteur. Cela peut surprendre, car il est assez collet monté la plupart du temps, mais il a beaucoup d'esprit et de répartie. C'est une des premières choses à m'avoir attirée chez lui.

Je hausse les sourcils et il reprend son sérieux.

— Évidemment qu'ils vont t'engager. C'est ton plan.

— Merci de croire en moi.

Je n'insiste pas au sujet du dîner, car je sais ce qui va vraiment se passer ce soir. David est incapable de garder un secret, et encore plus incapable de mentir. Ce soir, au cours du deuxième mois de ma vingt-huitième année, David Andrew Rosen va me demander de l'épouser.

— Deux cuillerées de muesli et une demi-banane, annonce-t-il en me tendant un bol.

— Pour les grands jours, c'est bagel au poisson blanc. Tu le sais.

Avant le verdict d'une affaire importante, je passe toujours chez Sarge, sur la 3<sup>e</sup> Avenue. Leur bagel au poisson à chair blanche rivalise avec celui de Katz, dans le centre de Manhattan, et l'attente ne dépasse jamais quatre minutes et demie, même lorsque les gens font la queue. Je ne me lasse pas de leur délectable efficacité.

— N'oublie pas de prendre des chewing-gums, me rappelle David en se glissant près de moi tandis que je bats des paupières en buvant une gorgée de café chaud et sucré.

— Tu es en retard.

Je viens juste d'en prendre conscience. Normalement, il commence à travailler à l'heure d'ouverture de la Bourse et devrait donc être parti depuis une éternité. Il a peut-être posé un jour de congé. Ou alors il doit aller chercher la bague.

— Je voulais être avec toi ce matin.

Il consulte sa montre, une Apple Watch que je lui ai offerte pour l'anniversaire de nos deux ans, il y a quatre mois.

— Mais je ferais mieux de filer. Je vais à la salle de sport.

David ne va jamais à la salle de sport. Il a un abonnement mensuel chez Equinox qu'il a dû utiliser deux fois en deux ans et demi. Il est naturellement mince et il court parfois le week-end. Le gaspillage que représente cet abonnement est un sujet de tension entre nous, alors je m'abstiens de tout commentaire. Je ne veux pas être perturbée par quoi que ce soit aujourd'hui, et encore moins à une heure aussi matinale.

— D'accord. Je vais me préparer, lui dis-je seulement.

— Mais tu as le temps.

David m'attire à lui et glisse une main dans le col de mon peignoir. Je le laisse faire pendant un, deux, trois, quatre...

— Et il faut que je me concentre.

Il acquiesce. M'embrasse. Il comprend.

— Dans ce cas, on doublera la mise ce soir, déclare-t-il avec un clin d'œil taquin.

Je lui pince le biceps.

— Arrête de me chercher.

En charge sur ma table de nuit, mon portable sonne. Dans la chambre, l'écran affiche la photo d'une déesse goy blonde aux yeux bleus qui tire la langue à l'objectif. Bella. Ça m'étonne. Les rares fois où ma meilleure amie se lève avant midi, c'est qu'elle n'a pas dormi de la nuit.

— Bonjour. Où es-tu ? Pas à New York, j'imagine.

Elle bâille. Je l'imagine enveloppée d'un kimono en soie, en train de s'étirer sur une terrasse en bord de mer.

— Non. À Paris, précise-t-elle.

Voilà qui explique sa capacité à appeler à une heure pareille.

— Je croyais que tu partais ce soir ?

Son vol est enregistré dans mon portable : UA57. Newark. Décollage prévu à 18 h 40.

— J'ai pris l'avion plus tôt, mon père veut qu'on dîne ensemble ce soir. Pour bitcher sur ma mère, évidemment.

Elle marque une pause et je l'entends éternuer.

— Qu'est-ce que tu vas faire aujourd'hui ? me demande-t-elle.

Est-elle au courant de ce que trame David ? J'aurais tendance à penser qu'il lui en a parlé.

— Grosse journée prévue niveau travail, et dîner avec David ce soir.

— Ah oui. Le dîner.

Elle est au courant, c'est sûr. Elle aussi est incapable de garder un secret, surtout avec moi.

Je mets mon téléphone sur haut-parleur et me passe les doigts dans les cheveux. Il me faudra sept minutes pour les sécher. Je consulte la pendule : 8 h 57. J'ai tout mon temps. L'entretien est à 11 heures.

— J'ai failli essayer de t'appeler il y a trois heures.

— Ça aurait fait très tôt.

— Mais tu aurais quand même décroché, espèce de folle.

Elle sait que je laisse toujours mon portable allumé, même la nuit.

Bella est ma meilleure amie depuis l'âge de sept ans. Moi, gentille petite fille juive de la région Main Line, Philadelphie. Elle, princesse franco-italienne dont les parents ne lésinent pas : pour ses treize ans, son énorme fête d'anniversaire battait à plate couture n'importe quelle bar-mitsvah. Bella est pourrie gâtée, capricieuse et envoûtante. Ce n'est pas seulement moi

qui le dis. Partout où elle passe, les gens tombent à ses pieds. Elle est la personne la plus facile du monde à aimer, et elle donne son amour sans compter. Mais elle est fragile, aussi. Le voile qui couvre ses émotions est si fin qu'il peut se déchirer à tout moment.

Si le compte en banque de ses parents est très bien garni et aisément accessible, il n'en va pas de même pour le temps et l'attention qu'ils sont disposés à lui consacrer. Elle a quasiment grandi avec mes parents et moi. Nous avons toujours été toutes les deux.

— Bells, il faut que j'y aille. Je passe mon entretien ce matin.

— C'est vrai ! Watchman !

— Wachtell.

— Qu'est-ce que tu vas mettre ?

Je fais défiler ma garde-robe dans ma tête, même si j'ai choisi ma tenue le jour où ils m'ont appelée.

— Un tailleur noir.

— Comme c'est excitant, lâche-t-elle, pince-sans-rire.

Je vois d'ici se plisser son petit nez en bouton, comme si elle venait de renifler quelque chose de désagréable.

— Tu reviens quand ?

— Sûrement jeudi, mais je ne sais pas trop. Renaldo va peut-être me rejoindre, auquel cas nous irons passer quelques jours sur la Riviera. On ne croirait pas, mais c'est génial à cette période de l'année. Il n'y a personne. Tu as tout pour toi toute seule.

Renaldo. Cela faisait un moment que je n'avais pas entendu son nom. Je crois qu'il est arrivé après Marcus le cinéaste, mais avant Francesco le pianiste. Bella est toujours amoureuse. Toujours. Mais

ses histoires, quoique intenses et dramatiques, ne durent jamais plus de quelques mois. Elle présente rarement quelqu'un comme étant son petit ami, voire jamais. Le dernier doit remonter à l'université. Mais, et Jacques alors ?

— Amuse-toi bien, préviens-moi quand tu as atterri et envoie-moi des photos. Surtout de Renaldo. Tu sais, pour mes archives.

— Oui, maman.

— Je t'aime, Bells.

— Et moi je t'aime encore plus.

Je me sèche les cheveux et les laisse détachés, puis les passe au fer à lisser au niveau des racines et sur les pointes afin qu'ils ne frisottent pas. Je mets les boucles d'oreilles en perles que mes parents m'ont offertes lors de ma remise de diplôme, ainsi que ma montre Movado préférée, cadeau de David pour Hanoukka l'année dernière. Le tailleur que j'ai sélectionné, tout droit sorti du pressing, est accroché au dos de la porte de mon armoire. Je l'accompagne d'un chemisier rouge et blanc à volants, pour faire honneur à Bella. Une petite étincelle de fantaisie, comme elle le dirait.

Dans la cuisine, David n'a visiblement pas beaucoup avancé pour ce qui est de se changer ou de sortir. Il a donc bel et bien pris sa journée. Je tourne sur moi-même et lui demande :

— Qu'en pense-t-on ?

— Tu es engagée.

Il pose une main sur ma hanche et dépose un léger baiser sur ma joue.

Je lui souris.

— C'est le plan.

\*\*\*

Comme on pouvait s'y attendre, Sarge, très prisé par les gens en route pour le bureau, est vide à 10 heures. Il ne me faut donc que deux minutes et quarante secondes pour obtenir mon bagel au poisson blanc. Aujourd'hui, je mange en marchant, mais il m'arrive de rester debout au comptoir près de la fenêtre. Même en l'absence de tabourets, il y a en général suffisamment de place pour poser mon sac.

La ville semble s'être fait une beauté pour les fêtes. Les lampadaires sont allumés, les vitrines couvertes de givre. Il fait  $-1^{\circ}\text{C}$ , autant dire doux pour New York en hiver. Et il n'a pas encore neigé, de telle sorte que c'est du gâteau de marcher en talons. Jusqu'ici, tout va bien.

J'arrive devant le siège de Wachtell à 10 h 45. Mon estomac commence à jouer contre moi et je jette ce qui reste de mon bagel. Ça y est. J'y suis. Ce pour quoi je travaille sans relâche depuis six ans. Ou plutôt depuis dix-huit ans. Toutes les préparations aux examens à l'université, chaque cours d'histoire, chaque heure passée à étudier pour le test d'admission en fac de droit. Les innombrables nuits sans dormir, ou presque. Chaque fois qu'un associé m'a enguirlandée d'avoir fait quelque chose, chaque fois qu'un associé m'a enguirlandée de n'avoir pas fait quelque chose... Absolument tous mes efforts m'ont conduite jusqu'à cet instant et m'y ont préparée.

Je prends un chewing-gum, j'inspire profondément et entre dans le bâtiment.

Le n° 51 de la 52<sup>e</sup> Rue est immense, mais je sais exactement quel accès emprunter, et à quel accueil me présenter pour passer le tourniquet de sécurité. J'ai répété cette suite d'événements dans ma tête

comme la chorégraphie d'un ballet... D'abord la porte, puis tourner légèrement, puis aller à gauche dans une succession de pas rapides. *Un deux trois, un deux trois...*

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent sur le trente-troisième étage et je retiens mon souffle. L'énergie du lieu s'infiltré en moi en une montée d'adrénaline tandis que je regarde les gens entrer et sortir des salles de réunion vitrées, tels des figurants de la série *Suits* qu'on aurait engagés pour la journée rien que pour moi et le plaisir de mes yeux. L'endroit est en effervescence et j'ai le sentiment que le spectacle serait le même à n'importe quelle heure, n'importe quel jour de la semaine. À minuit un jeudi, un dimanche à 8 heures du matin. C'est un monde hors du temps, qui fonctionne selon son propre rythme.

C'est ce que je veux. Ce que j'ai toujours voulu. Être à bord d'une machine que rien n'arrête. Travailler à la cadence de l'excellence.

— Mademoiselle Kohan ? m'interpelle une jeune femme.

Elle est vêtue d'une robe fourreau Banana Republic. Pas de veste. Elle est réceptionniste. Je le sais, car Wachtell exige de ses avocats qu'ils portent des costumes et des tailleurs.

— Par ici, je vous prie.

— Merci beaucoup.

Elle me guide à travers l'arène. Je remarque les coins plus tranquilles, les bureaux exposés à la vue de tous. Verre, bois et chrome. Le bruit de l'argent. Elle me mène à une salle de réunion accueillant une longue table en acajou sur laquelle trônent une carafe d'eau et trois verres.

J'intègre cette information aussi subtile que révélatrice. Il n'y aura donc pas un, mais deux associés à l'entretien. C'est parfait, aucun problème. Je connais mon sujet sur le bout des doigts. Je pourrais leur dessiner le plan de leurs bureaux s'ils me le demandaient. Je gère.

Deux minutes se transforment en cinq minutes, qui se transforment en dix. J'envisage de me servir un verre d'eau lorsque la porte s'ouvre pour laisser entrer Miles Aldridge. Major de sa promotion à Harvard. *Yale Law Journal*. Et associé principal chez Wachtell. Cet homme est une légende, et cette légende se tient à présent devant moi. J'inspire profondément.

— Mademoiselle Kohan. Je suis ravi que vous ayez pu vous rendre disponible aujourd'hui.

— Naturellement, monsieur Aldridge. C'est un plaisir de vous rencontrer.

Il hausse les sourcils, impressionné que je connaisse son nom sans jamais l'avoir vu. Trois points.

— Je vous en prie.

D'un geste, il m'invite à m'asseoir et je m'exécute. Il nous sert un verre d'eau, sans toucher au troisième.

— Bien. Commençons. Parlez-moi un peu de vous.

Je déroule les réponses que j'ai sculptées, polies et répétées au cours des derniers jours. Originnaire de Philadelphie. Mon père avait une affaire dans le domaine de l'éclairage et à dix ans à peine je l'aidais à traiter les contrats. Afin de les trier et les classer, il me fallait les lire au moins en partie, et je suis tombée amoureuse de l'organisation des mots,

de leur vérité pure, de l'aspect non négociable de ce langage. C'était comme de la poésie, mais une poésie avec un résultat, dotée d'un sens et d'un pouvoir concrets. J'ai su que c'était ce que je voulais faire dans la vie. Je suis allée à la faculté de droit de Columbia, où j'ai obtenu mon diplôme et fini deuxième de ma promotion. J'ai ensuite travaillé à la cour fédérale du district Sud de New York avant de me rendre à l'évidence dont, dans le fond, j'avais toujours été consciente : je voulais devenir avocate d'affaires, pratiquer un droit avec des enjeux, un droit dynamique, incroyablement compétitif et qui, reconnaissons-le, offre la possibilité de gagner beaucoup d'argent.

*Pourquoi ?*

Parce que je suis née pour ça, je me suis formée pour ça et c'est ce qui m'a menée où je suis aujourd'hui, à l'endroit où j'ai toujours su que j'arriverais. Le tremplin doré. Leur siège.

Nous parcourons mon CV point par point. Aldridge est étonnamment minutieux, ce qui m'arrange, car je dispose ainsi d'assez de temps pour développer mes accomplissements. Il me demande pourquoi je pense avoir ma place dans ce cabinet, quel genre de culture de travail m'attire. Je lui réponds que, lorsque je suis sortie de l'ascenseur, le mouvement permanent, l'activité frénétique m'ont donné le sentiment d'être chez moi. Ce n'est pas une hyperbole, et il s'en rend bien compte. Il laisse échapper un petit rire.

— C'est un environnement agressif. Et constamment en mouvement, comme vous venez de le dire. Beaucoup de gens craquent sous la pression.

Je croise les mains sur la table.

— Je peux vous assurer que ce ne sera pas un problème.

Il me pose alors la sempiternelle question. Celle à laquelle on se prépare toujours car elle arrive systématiquement :

*Où vous voyez-vous dans cinq ans ?*

J'inspire et je lui donne ma réponse en béton. Pas seulement parce que je me suis entraînée, même si c'est le cas. Mais parce que c'est la vérité. Je le sais. Je l'ai toujours su.

Je travaillerai ici, chez Wachtell, en tant qu'associée principale. J'ai la précision et l'efficacité d'un scalpel : je serai l'avocate la plus courue de ma promotion pour toutes les fusions et acquisitions. Je serai en lice pour devenir collaboratrice junior.

*Et sur le plan personnel ?*

Je serai mariée à David. Nous habiterons à Gramercy Park, avec vue sur le parc. Nous aurons une cuisine que nous adorerons et une table assez grande pour pouvoir nous y installer tous les deux pour travailler. Nous irons dans les Hamptons tous les étés ; parfois dans les Berkshires le week-end. Lorsque je ne serai pas au bureau, bien sûr.

Aldridge est satisfait. J'ai assuré, je le vois. Nous nous serrons la main et la réceptionniste réapparaît pour me raccompagner jusqu'à l'ascenseur, qui me renvoie dans le monde des simples mortels. Le troisième verre était là uniquement pour me décontenancer. Bien joué.

Je me rends chez Reformation, un de mes magasins de vêtements préférés situé dans le quartier de SoHo. J'ai pris une journée de congé et ce n'est que l'heure du déjeuner. Maintenant que l'entretien est passé, je peux me concentrer sur la soirée et ce qui m'attend.

Lorsque David m'a dit qu'il avait réservé une table au Rainbow Room, j'ai immédiatement compris ce que cela signifiait. Nous avons déjà parlé de nous fiancer et je savais que ce serait cette année. Néanmoins, je croyais qu'il me ferait sa demande pendant l'été, car les fêtes sont la période la plus chargée dans son métier et il est toujours débordé à cette époque de l'année. Mais il sait combien j'aime la ville lorsqu'elle est décorée pour Noël, alors il a attendu. Et l'entretien constitue le prétexte parfait pour me faire sa demande aujourd'hui.

— Bienvenue chez Reformation, me dit une vendeuse vêtue d'un pantalon noir à pattes d'éléphant et d'un col roulé moulant blanc. En quoi puis-je vous aider ?

— Il me faut une tenue pour ce soir. On va me demander en mariage.

Elle semble confuse pendant une demi-seconde, puis son visage s'illumine.

— Comme c'est excitant ! Regardons ensemble. Avez-vous une idée de ce que vous aimeriez ?

Je sélectionne une montagne de vêtements. Des jupes, des robes décolletées dans le dos, un pantalon en crêpe rouge avec un caraco fluide assorti. J'essaie la tenue rouge en premier et, dès que je l'ai enfilée, je sens que c'est parfait. Spectaculaire, tout en restant distingué. Sérieux, mais avec une pointe de fantaisie.

Je me regarde dans le miroir. Je tends la main.

*Ça va arriver aujourd'hui. Ce soir.*

## CHAPITRE 2

**L**e soixante-cinquième étage du Rockefeller Plaza accueille l'un des plus hauts restaurants ayant vue de Manhattan. Des fenêtres et des magnifiques terrasses du Rainbow Room, on peut voir le Chrysler Building et l'Empire State Building s'élaner dans le ciel. David sait que j'adore les vues de ce genre. Pour l'un de nos premiers rendez-vous, il m'a emmenée à un événement au sommet du Metropolitan Museum of Art. Il s'agissait d'une exposition des œuvres de Richard Serra, organisée sur le toit. Les rayons du soleil donnaient l'impression que les gigantesques sculptures en bronze étaient en feu. C'était il y a deux ans et demi, et il n'a pas oublié à quel point j'avais adoré.

Le Rainbow Room est normalement réservé à des événements privés, mais pendant la semaine leur salle est ouverte à une clientèle triée sur le volet. Puisque Tishman Speyer, la société pour laquelle travaille David, est propriétaire et gérante du Rainbow Room et du bâtiment sous-jacent, ces réservations sont proposées en premier lieu aux

membres du personnel. En général, en obtenir une est quasiment mission impossible, mais pour une demande en mariage...

Sous couvert de venir directement « en sortant du bureau », David m'a proposé de le rejoindre au SixtyFive, un bar lounge à cocktail adjacent au restaurant. Il n'était pas à l'appartement lorsque j'y suis repassée pour me changer. Il devait avoir des courses de dernière minute à faire, à moins qu'il ne soit parti marcher pour se détendre.

Lorsque j'arrive, David est déjà là, vêtu d'un costume bleu marine avec une chemise blanche et une cravate bleu et rose. La veste de costume est de rigueur au Rainbow Room, naturellement.

— Tu es très beau.

J'ôte mon manteau et le lui tends, révélant par la même occasion mon ensemble écarlate. C'est audacieux, pour moi, de porter une telle couleur. Il siffle.

— Et toi, tu es absolument magnifique.

Il confie mon manteau à un employé.

— Est-ce que tu aimerais boire quelque chose ? propose-t-il.

Il tripote sa cravate, signe qu'il est nerveux, naturellement. C'est touchant. De plus, je remarque une fine couche de sueur sur son front. Il est bel et bien venu à pied.

— Avec plaisir.

Nous nous faufilons jusqu'au bar et commandons deux coupes de champagne. Nous trinquons. David me dévisage, les yeux écarquillés.

— À l'avenir, dis-je alors que David descend déjà la moitié de son verre d'un trait.

— Je n'arrive pas à croire que je ne t'ai pas encore posé la question ! s'exclame-t-il en effleurant

ses lèvres du revers de la main. Comment ça s'est passé ?

Je pose ma coupe, triomphante.

— J'ai assuré. Honnêtement, c'était du gâteau. Ça n'aurait pas pu mieux se dérouler. C'est Aldridge qui m'a reçue en entretien.

— Sans déconner ? Et quand auras-tu la réponse ?

— Il m'a dit qu'ils me tiendraient informée d'ici mardi. Si je suis prise, je commencerai tout de suite après les vacances.

David boit une autre gorgée de champagne. Puis il pose une main sur ma taille et me serre.

— Je suis tellement fier de toi. Un pas de plus.

— En effet.

Le plan sur cinq ans que j'ai exposé à Aldridge n'est pas seulement le mien : c'est le nôtre. Nous l'avons élaboré au bout de six mois de relation, quand il est devenu évident que c'était sérieux entre nous. David prévoit de quitter le secteur de la banque d'investissement pour commencer à travailler pour un fonds spéculatif (plus d'opportunités au niveau salarial, moins de bureaucratie). Nous n'avons même pas eu à discuter de l'endroit où nous voulions vivre : ç'a toujours été Gramercy, pour lui comme pour moi. Nous avons négocié tout le reste avec fluidité. Nous ne nous sommes jamais retrouvés dans une impasse.

— Monsieur Rosen, votre table est prête, annonce un homme en queue-de-pie blanche.

Il nous escorte hors du bar et nous fait traverser le couloir qui mène dans la salle.

Je n'ai vu le Rainbow Room que dans des films, mais le lieu est tout aussi superbe dans la réalité. C'est vraiment l'endroit parfait pour se fiancer. Des

tables rondes sont disposées autour d'une piste de danse circulaire, au-dessus de laquelle est suspendu un lustre majestueux. La rumeur dit que la piste tourne. La salle à manger est agrémentée d'arrangements floraux élégants faisant penser à un mariage. Le tout a une allure festive, élégante et classique. Les femmes en manteau de fourrure. Les gants. Les diamants. L'odeur du cuir.

— C'est magnifique, dis-je dans un souffle.

David me serre contre lui et m'embrasse sur la joue.

— Ce soir, c'est la fête.

Le serveur recule ma chaise et je m'assois. Une serviette blanche apparaît soudain devant moi et atterrit délicatement sur mes genoux.

Un air lent et doux de Frank Sinatra flotte dans la pièce. Un crooner chante dans un coin de la salle.

— David, c'est trop.

Ce que je veux dire par là, c'est que c'est parfait. Tout est exactement comme cela devrait être. Il le sait. C'est ce qui fait que David est David.

Je ne dirais pas que je suis romantique. Cependant, je crois au romantisme, ce qui signifie que je crois au fait d'appeler pour organiser un rendez-vous plutôt que d'envoyer un texto, et aux fleurs après la première nuit d'amour, et à Frank Sinatra lors d'une demande en mariage. Et à New York en décembre.

Nous commandons à nouveau du champagne, mais une bouteille cette fois. Ma poitrine se serre momentanément à l'idée de ce que la soirée va nous coûter.

— N'y pense pas, me dit David.

Encore une chose que j'adore chez lui. Il sait toujours à quoi je pense, parce que nous sommes toujours sur la même longueur d'onde.